



L'Auberge des utopies

CHRISTIANE CHAULE-BALDUCCI

Christiane Chaule-Balducci

L'Auberge des utopies

© Christiane Chaule-Balducci, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6638-0

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DU MEME AUTEUR

Essais, biographies

Christiane Chaule-Balducci *Henrika, le conte d'exil d'Ilarie Voronca* - Librinova 2024

Christiane Chaule-Balducci & François Belmonte *Elle est vraie, Monsieur ? - Les Mémoires de l'instituteur aveyronnais qui a sauvé Ilarie Voronca* - Librinova 2024

Christiane Chaule-Balducci *Invisible Voronca - Itinéraire d'un écrivain en exil pour l'éternité* - Préface de Dan Burcea - Librinova 2024

Roman

Christiane Chaule-Balducci *L'Auberge des utopies* - Librinova 2024

Entretiens

Entretien avec Mihaela-Gentiana STĂNIŞOR pour la revue semestrielle de littérature et philosophie *Alkemie* n° 35, *L'intime* – Garnier Classiques 2025

Entretien avec Dan BURCEA pour la revue littéraire en ligne *Lettres capitales* – Octobre 2024

À Martine.

*« Esprits chimériques, coureurs d'idéal
qui trébuchent sur les réalités »
Henri Bergson*

PROLOGUE

Rodez, le 27 mai 1968

Ma chère petite Clara,

Je t'écris cette lettre du fond de mon lit pour te faire part de mes inquiétudes te concernant. La semaine dernière, ta mère est venue me voir à la maison de retraite. Elle m'a dit que tu n'allais plus à l'université et que tu passais ton temps dans les manifestations à crier des slogans révolutionnaires réclamant à corps et à cri un monde meilleur. Je sais que c'est dans l'air du temps et que c'est de ton âge mais j'ai peur pour toi. Je vois bien les images à la télévision, ces CRS qui frappent les jeunes avec leur matraque, ça m'empêche de dormir.

Il y a plus grave encore, ta mère m'a dit que tu t'étais entichée d'un étudiant en Sociologie plus âgé que toi et que vous vouliez partir tous les deux à l'autre bout du monde. Elle m'a parlé de l'île Tristan, cette île perdue au cœur de l'Atlantique qui a été ravagée par une éruption volcanique, il y a quatre ou cinq ans. Vous voulez, paraît-il, rejoindre les insulaires rescapés de cette catastrophe. Elle m'a expliqué combien ces illuminés vous fascinaient parce qu'ils ont préféré retourner vivre sur leur caillou battu par les vents plutôt que rester en Europe où on les avait rapatriés. Vous les trouvez admirables parce qu'ils ont résisté aux miroirs aux alouettes de notre Société de consommation, parce qu'ils vivent près de la nature, parce qu'ils ne s'encombrent pas d'objets inutiles comme nous. J'ai compris tout cela ; je trouverais d'ailleurs vos motivations sympathiques et légitimes si vous ne faisiez fausse route.

Je ne suis qu'une vieille femme, je n'ai aucune autorité sur toi mais je t'aime plus que tout au monde. Je ne veux pas te perdre, aussi, permets-moi de te donner un conseil. Renonce. Renonce à cette folie. Vous ne pourrez jamais vous adapter à cette vie. Les habitants sont retournés là-bas parce que c'était leur

pays, leurs racines. Ils étaient habitués à ces conditions épouvantables, ils sont poussés par une force qui les dépasse : reconstruire coûte que coûte la terre de leurs ancêtres, bâtir inlassablement ce que la nature s'acharne à détruire. Ils ont ce combat profondément ancré dans leurs entrailles. Mais vous, gosses de riches, vous ne tiendrez pas un mois là-bas ! Ce n'est pas une communauté hippie comme on en voit dans nos campagnes ! Ouvre les yeux, ma petite, ce sont des paysans, des pêcheurs qui travaillent durement pour survivre. Il n'y a pas de place pour vous là-bas ! Vous ne pouvez leur être d'aucune utilité. Que veux-tu qu'ils fassent de jeunes rêveurs comme vous ? Savez-vous raccommoder un filet de pêche ? Savez-vous ensemer la terre ? Non, bien sûr ! Vous devez renoncer, je vous en conjure !

Je vais te faire un aveu. Je ne voulais pas te le dire mais tu m'y obliges aujourd'hui. Depuis longtemps déjà, je redoutais ce moment. Tu as le caractère de ton arrière-grand-mère, tu sais, Camille, ma mère, celle qui vivait à La Florézie. Tu ne l'as pas connue mais je t'ai souvent parlé d'elle. C'était une idéaliste à tout crin. Rien, ni personne, n'a jamais pu lui faire entendre raison. Tu es comme elle, une incorrigible coureuse de chimères ! J'espérais que cela passerait avec le temps, mais non ! À croire que c'est dans le sang !

Tu trouveras dans ce paquet un manuscrit, c'est le récit de la vie de Camille. Maman m'a tout raconté avant de mourir et je te le confie avant de partir à mon tour. Je sais que tu en feras bon usage et, si seulement, il pouvait t'empêcher de faire les mêmes bêtises qu'elle ! Je te donne aussi un vieil atlas du siècle dernier, il a une certaine valeur même s'il manque une page (et pas n'importe laquelle ! ... tu comprendras plus tard).

Allez, ma petite Clara, je te souhaite une bonne lecture et t'embrasse tendrement.

Ta grand-mère,

Louise

LA FLORÉZIE

On s'accorde souvent à considérer le dix-neuvième siècle comme le siècle du progrès : les révolutions industrielles, la transformation des villes et des moyens de transport, le foisonnement de la création littéraire et artistique, de nouvelles théories politiques, l'avènement progressif de la démocratie mais ce fut aussi l'essor du Capitalisme et des fléaux qu'il engendra parfois, comme autant de dommages collatéraux : l'exploitation des hommes, ou la colonisation. En marge de tout cela, il existe des pionniers qui rêvent d'un ailleurs différent, d'un monde nouveau. Ces rêves un peu délirants ne se nichent pas toujours dans les corps athlétiques d'aventuriers au long cours, loin de là, ils peuvent prendre d'assaut l'esprit d'un frêle poète comme Rimbaud, d'un peintre excentrique comme Gauguin ou celui d'une jeune bourgeoise que rien ne prédestinait à ce genre d'expérience. C'est ainsi qu'au cours de l'année 1884, la vie de Camille prit un tournant décisif. Cela commence un peu comme un conte de fée mais, ne nous y trompons pas, l'histoire ne va pas être aussi idyllique qu'il n'y paraît au premier abord.

Tout bascula le jour où Camille et ses parents furent invités au Château de Camjac, une petite bourgade du Rouergue. Le Comte et la Comtesse du Bosc donnaient un bal en l'honneur de leur petit-fils Henri qui fêtait ses vingt printemps. Évidemment, personne ne savait, à ce moment précis, que le jeune homme en question deviendrait un jour un artiste très célèbre. Cette année s'annonçait donc sous les meilleurs auspices. Camille exultait. Elle serrait le carton d'invitation contre sa poitrine, le lisait, le relisait, s'imprégnait de chacun des mots tracés si élégamment à la toute nouvelle plume Sergent Major. Il allait enfin se passer quelque chose dans sa morne existence ! Et elle ne se doutait pas à quel point sa vie allait effectivement être bouleversée ! Mais, n'anticipons pas. Pour l'heure, toute sa joie était contenue dans ces quelques lignes manuscrites : *« Monsieur le Comte du Bosc et son épouse seraient honorés de votre présence au Bal qu'ils donnent en leur Château, en l'honneur du vingtième anniversaire de leur petit fils, le Comte Henri de Toulouse-Lautrec. »*

Après treize années d'isolement, la famille Kellerman avait, pour la première fois, l'opportunité de faire son entrée dans le cercle très fermé de l'aristocratie aveyronnaise ! Eugène, le père, était ravi de cette nouvelle. Tant et si bien que, dans un élan de générosité qui ne lui ressemblait guère, il autorisa sa fille aînée à participer à cette soirée. Mais, il n'en fut pas de même pour la cadette. Reprenant ses esprits, il décréta sans appel que Pauline était bien trop jeune pour assister à son premier bal. Celle-ci en éprouva un sentiment d'injustice et conçut vis à vis de sa sœur une rancune tenace dont les retombées vont s'avérer bien cuisantes. Et pourtant, l'aînée n'avait aucune peine à mesurer l'ampleur de la frustration de la petite, tant elles souffraient toutes deux de cet exil forcé dans une région éloignée de tout.

Les Kellerman vivaient en vase clos dans un univers extrêmement restreint. Quelques rares amis venaient ponctuer les repas dominicaux mais, pour le reste, les seules personnes qu'ils côtoyaient étaient Noémie la femme de chambre, Lucien le jardinier et Emile Lavergne le précepteur. Parfois, un ingénieur, un contremaître de la Fonderie ou un fournisseur faisait une brève apparition. La vie à La Florézie était vraiment monotone, à l'image de ce pays minier où tout semblait recouvert d'une fine poussière noire.

« Si seulement, son père avait refusé ce poste aux fins fonds de l'Aveyron ! » pensait Camille. Si seulement, ils étaient restés dans leur Alsace natale ! Si seulement ! Elle essayait pourtant de se remémorer les maisons blanches chaulées avec leurs colombages brunis au brou de noix, les prairies et les vignobles verdoyants de Colmar, la ville où elle vit le jour un 20 février de l'an 1866. Certes, son père y était déjà directeur d'une fonderie mais, curieusement, elle ne se souvenait pas d'une grisaille semblable. Il est vrai qu'elle avait à peine cinq ans quand ils ont déménagé. Leur maison était-elle éloignée du site industriel ou sa mémoire lui faisait-elle défaut ? Elle ne pouvait trouver d'explications mais ce dont elle était bien certaine, c'était qu'elle maudissait ce Bismarck qui avait décrété que l'Alsace et la Lorraine devaient appartenir à l'Empire prussien !

Comme des milliers de compatriotes de ces régions sacrifiées, Monsieur Kellerman préféra s'exiler plutôt que vivre sous le joug allemand. Le malheur des uns faisant le bonheur des autres, le conflit franco-prussien assura les beaux jours d'autres contrées du territoire. Le besoin des arsenaux militaires en canons,

fusils, munitions et autres équipements fit prospérer, pendant quelques années, les bassins houillers et sidérurgiques du Nord et du Sud-Ouest de la France. Aussi, à cette époque-là, Decazeville et Carmaux accrurent leur fabrication de façon significative. La confiscation des industries de l'Est élargit considérablement leurs carnets de commande. Les ouvriers qualifiés et autres ingénieurs venus de ces régions outragées furent accueillis à bras ouverts en raison de leur choix patriotique ou plutôt de leurs compétences professionnelles. En 1871, Eugène Kellerman opta donc pour un poste de Directeur à la Fonderie Sud Aciers, une société anonyme constituée de capitaux appartenant à une dizaine d'actionnaires dont quelques notables du cru. Il devait cette place à un certain Dessailly, neveu des frères Schneider du Creusot, qui venait de racheter pour une misère une partie des mines et des usines métallurgiques aveyronnaises en faillite. Le bassin houiller était pourtant à son apogée ; il comprenait outre les mines, sept hauts fourneaux à Firmi, la fonderie du Gua à Aubin, une aciérie et une verrerie à Boisse-Penchot ainsi qu'une usine de zinc à Viviez. Il recevait des commandes de la France entière : des rails pour le réseau ferroviaire en pleine expansion mais aussi des pièces métalliques pour les différents chantiers navals du territoire.

Camille aurait préféré que son père optât comme son frère Hippolyte, pour un poste de Directeur à Paris. Leur vie, pensait-elle, aurait été bien plus agréable. Paris, ville des spectacles, de la mode et des soirées mondaines ! Pour quelles raisons avait-il choisi de s'enterrer dans cette région si reculée ? La défaite de Sedan et la chute de l'Empire avaient dû tellement le décevoir qu'il avait cherché à s'éloigner le plus possible de cette frontière et de ce redoutable voisin, spoliateur des biens d'autrui. Malheureusement, la rancœur du père avait entraîné sa femme et ses filles dans ce repli forcé.

Elle ne se souvenait pas très bien de ses premières impressions en arrivant à Firmi. Certes, au début, les collines vertes et les bois lui rappelaient sa chère Alsace mais l'installation dans leur nouvelle demeure la fit déchanter très rapidement. Celle-ci étant située à proximité des bâtiments de la Fonderie, il fallait, pour se rendre au village, traverser l'extrémité nord du site. Heureusement, on avait fait clôturer et aménager un superbe parc et, les arbres, devenus grands, cachaient désormais la misère et la grisaille des environs. Des travaux longs et coûteux avaient transformé cette bâtisse en une superbe maison de maître attisant de nombreuses convoitises dans la contrée.